

La tache verte

(Traduit par Marie Frankland)

J'avais chez moi un insecte vert, une espèce jamais vue auparavant,
le descendant d'une nation ancestrale, aux rituels majestueux.

Il s'installait sur le rebord de ma fenêtre et étirait ses pattes une par une,
ses jointures articulées ou pivotantes, ses griffes,
dépliant et pliant ses outils de couteau suisse.
Il était équipé pour atterrir sur la lune.

Il ouvrit la marche sur ma page comme un garde du drapeau
et s'arrêta. Ses segments freinèrent brusquement l'un après l'autre.

Il déploya ses ailes. Elles brillaient comme seules brillent les choses
très vieilles : un éventail en écailles de tortue, un voile noir, une lanterne.

C'était une plante pourvue d'une volonté, une plante indépendante, une invention
primitive plus évoluée que nous.
C'était un cerveau lové sous des amulettes. Il comprenait les hiéroglyphes de la nature.

Les invités s'étonnèrent. Une femme pointa une caméra. J'hésitai, mais...
je pris finalement l'insecte par ses longues pattes arrière, comme une médaille,
comme un exploit de ma part.

L'insecte s'est tortillé puis débattu sous les flashes, ses pattes craquant dans
mes doigts, suspendu,

s'agitant dans le vide, pris dans ses brins d'herbe.
Je le déposai délicatement sur une page blanche,
mais il a refusé toute convalescence,
il a déchiré la réalité, rejeté le temps et l'espace,
j'étais ahuri par sa force,

il a déroulé la bobine de son histoire à force de coups et de rage, nié
son existence et la mienne, il m'a renié comme maître, il a pétillé, rétréci,
il est parti en vagues meurtrières ne laissant
derrière lui que cette fine tache verte sur la page.